

Mon livre des RAYONS du CENTRE

TOME 1
2002 - 2006



Gilbert JACCON, 2002 - 2010

*A mes petits-enfants Thomas, Pauline, Nina, Manon, Mickaël, Adrien, Mégane et Lily Rose,
à qui j'ai souvent pensé en pédalant sur les routes de France et à qui je dédie ces petites histoires...*

*Gilbert JACCON
Beaune, novembre 2010*

INTRODUCTION

Vous avez dit « RAYONS DU CENTRE » ?

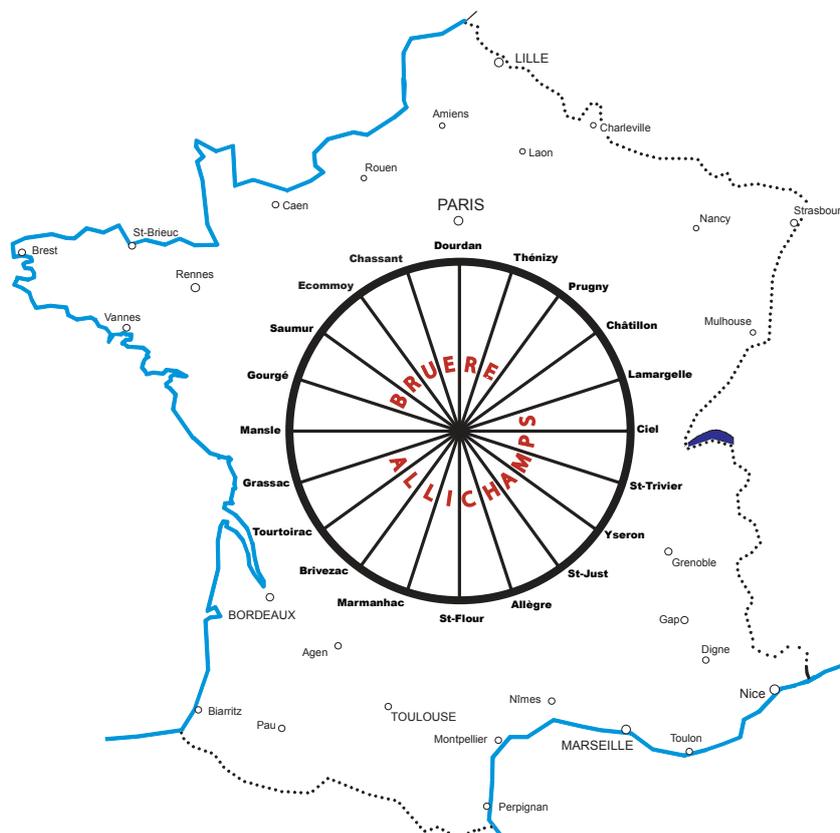
Patrick PLAINE - ici aux côtés d'Eliane, le 3 septembre 2002, lors d'une rencontre fortuite près de Charmes-



sur-Rhône - le randonneur démesuré, le cannibale de l'asphalte aux 40.000 km annuels (au moins) et plus d'un million depuis qu'il a appris à pédaler, l'homme aux 60 Diagonales de France (au moins) et 10 Tours de France (au moins), a pris le temps un jour de pointer un compas sur la petite cité de Bruère-Allichamps, située en rive droite du Cher, à 35 km au sud de Bourges. Les Bruérois prétendent depuis plus de deux siècles que leur cité est le nombril de la France, à la suite de la découverte d'une borne militaire romaine du 3^{ème} siècle portant une inscription dans ce sens. Cette prétention est combattue par les localités de St-Amand-Montrond et de Vesdun, ce qui fait que notre pays possède trois centres... C'est sans doute la raison pour laquelle il ne tourne pas très rond... Mais il fallait bien prendre parti pour l'un des trois...

Bref, le choix de Patrick s'est porté sur Bruère et c'est bien là sur la borne romaine au cœur du village qu'il a posé la

pointe de son compas pour tracer sur une carte au millionième un cercle de 20 cm (200 km sur le terrain), représentant la jante d'une roue de bicyclette. Partant de Dourdan, capitale du Hurepoix, à une trentaine de kilomètres au sud de Paris, il a choisi 19 autres têtes de rayons également réparties sur la jante (voir le schéma). Restait alors pour concrétiser cette géniale idée à tracer les parcours de ces Rayons Cyclistes du Centre de la France et à en faire un brevet officiel de la Fédération Française de Cyclotourisme.



L'article 2 du règlement précise que les 20 Rayons sont tous distants de 200 km à vol d'oiseau du Centre de la France (Bruère-Allichamps). Tracés hors des grands axes routiers, les itinéraires (proposés mais non imposés à l'exception du point de contrôle intermédiaire) sont très attrayants par leur aspect touristique et contemplatif. Ce que Patrick, avec son exceptionnelle connaissance du terrain, a su faire avec brio et intelligence. Non seulement les parcours ont été soigneusement travaillés, mais les principaux sites et curiosités sont signalés. Le sens de l'observation du « Rayonneur » est même sollicité puisque des énigmes lui sont parfois proposées.

Patrick propose deux catégories et deux formules pour réaliser un Rayon, qui doit être « tracé en continu », c'est à dire d'une seule fois :

- la catégorie Randonneur accorde un délai maximal de 24 heures, tandis que la catégorie Cyclotouriste permet d'accomplir la totalité du parcours en 4 jours, ce qui est confortable, même pour un Rayon montagneux de 280 km comme celui de Saint-Flour,

- pour chaque catégorie, la formule Autonome exige une totale autonomie (pas de voiture suiveuse), alors que la formule Assisté autorise une assistance extérieure aux contrôles intermédiaires et entraîne une homologation finale en catégorie Cyclotouriste, quel que soit le temps mis pour effectuer la totalité du parcours.

La catégorie Randonneur - un Rayon dans la journée en autonomie - n'est pas un épouvantail pour un cycliste bien entraîné. Une distance de 230 à 280 km selon le Rayon, est celle que l'on doit réaliser trois à quatre jours consécutifs dans une Diagonale de France. Le seul obstacle est une météo très défavorable, en particulier un fort vent de face. En choisissant le bon jour, la performance est tout à fait accessible. Le seul inconvénient est que - dans cette catégorie - toute diversion touristique est pratiquement interdite. Le chronomètre est un compagnon trop impérieux, trop exigeant pour les nerfs. Avec quatorze Diagonales et deux Paris-Brest-Paris, je sais ce qu'est la dictature du temps et, après avoir été tenté d'opter pour la catégorie Randonneur, j'ai changé d'avis avant même le premier départ et pris la résolution de monter Ma Roue du Centre en cyclotouriste, aussi contemplatif que ma nature impatiente me le permettra.

Les dix chapitres à suivre racontent la réalisation des 20 rayons et les (petites) aventures qui en ont résulté.

Chapitre I

SEPTEMBRE 2002

DEUX, POUR COMMENCER...

Chef, par où faut-il commencer?

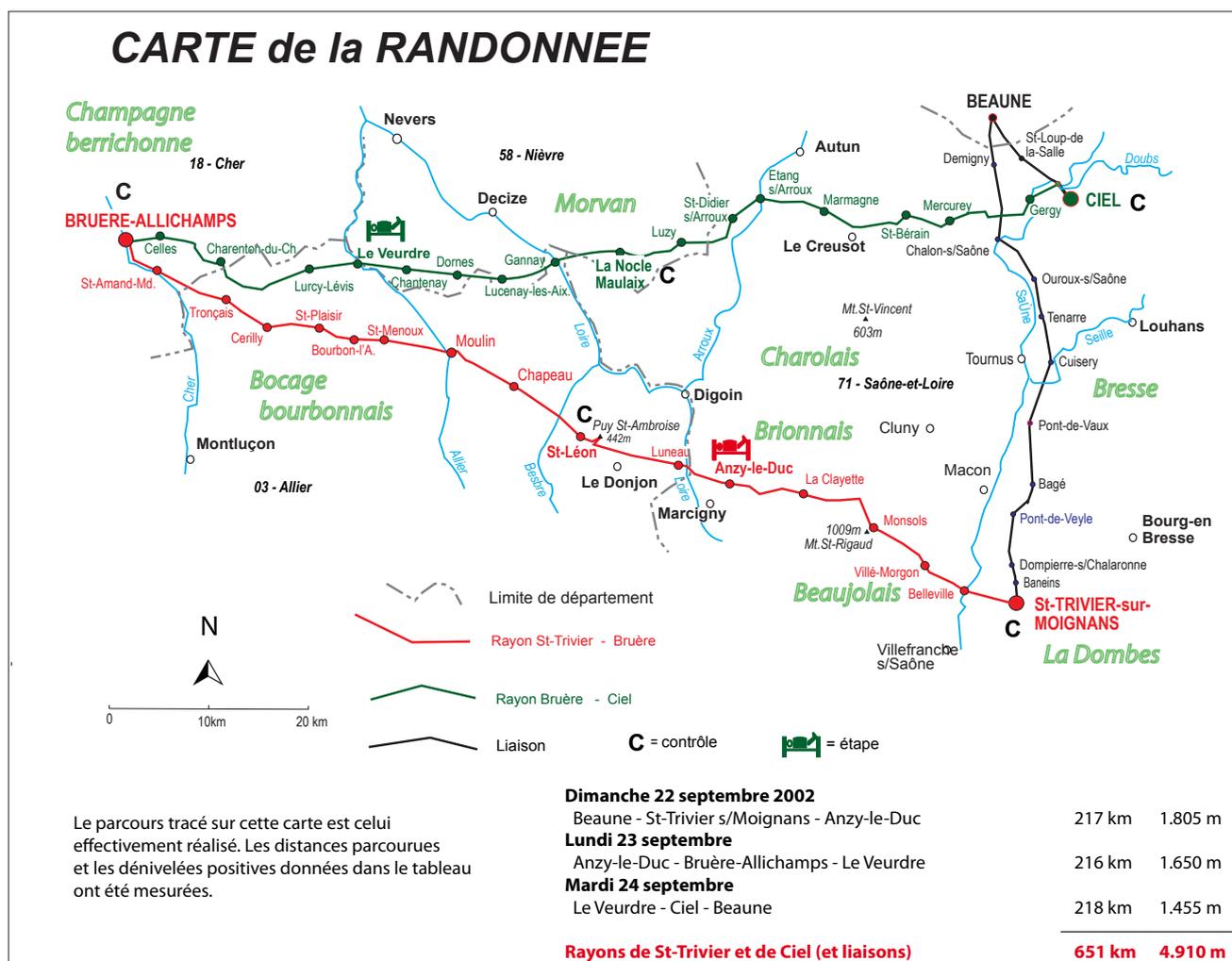
Coté trou de la valve ? Côté opposé ? Je n'en ai pas la moindre idée...

La réponse à ce dilemme m'est venue en étudiant le schéma de la Roue de Patrick.

Saint-Trivier-sur-Moignans, terre natale de mes parents, tête de rayon numéro 7.

Mais oui, bien sûr, c'est évident !

Nous avons programmé avec Bernard Faivre, mon complice beaunois, de faire notre premier Rayon en mai 2001 à l'occasion d'une liaison Beaune-Brest, préliminaire d'une Diagonale vers Perpignan. Un cartilage douloureux dans mon genou droit n'ayant pas permis la réalisation de ce projet, nous avons décidé de le reporter à 2002 et d'enchaîner deux rayons successifs puisqu'il faut bien revenir chez soi. Le temps ayant manqué au printemps, puis en juillet/août, restait une dernière opportunité en septembre quand la météo est encore favorable et la durée du jour suffisante, car il ne saurait être question de rouler de nuit quand on fait de la randonnée contemplative. J'avais donc tracé un parcours Beaune ⇒ St-Triviers-sur-Moignans ⇒ Bruère-Allichamps ⇒ Ciel ⇒ Beaune, soit 645 km en trois journées, pendant le week-end du 22 septembre. Le projet initial prévoyait deux nuitées, la première à St-Trivier, la seconde à Bruère, de manière à pouvoir réaliser les deux Rayons – respectivement 237 et 245 km – dans la journée comme l'impose le règlement si l'on prétend à la catégorie «Randonneur» (moins de 24 heures).



Bernard n'ayant pu se libérer, j'ai décidé de changer de catégorie et de faire sauter la contrainte "Randonneur". Désormais cyclotouriste et doté d'un délai de 4 jours pour chacun des Rayons, j'avais la possibilité de découper le parcours en trois étapes de 215 km chacune sans me préoccuper de respecter le délai de 24 heures, tout en me donnant la possibilité de consacrer chaque jour le temps nécessaire à satisfaire mon goût pour la photographie. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le découpage « 3 fois 215 km » m'a conduit à faire étape à Anzy-le-Duc et au Veurdre, localités où j'ai réservé un gîte (chambre d'hôte et hôtel recommandé par la FFCT - Fédération Française de Cyclotourisme) afin de pouvoir rouler et chercher le bon angle en toute quiétude.

DIMANCHE 22 SEPTEMBRE

Premier tronçon : de Beaune à St-Trivier-sur-Moignans (Ain)

121 km et 555 m d'élévation

St-Trivier est un gros bourg posé au cœur de la Dombes bocagère, celle où l'on cultive les céréales plutôt que les grenouilles, faute d'étangs. Il a la particularité de ne présenter strictement aucun intérêt touristique, du moins si l'on en croit les guides. Mais, outre le fait que ce chef-lieu de canton est connu des cyclistes par l'usine Mavic qui s'y était installée¹, le nom de St-Trivier a bercé mon enfance car mes parents y ont tenu un café durant quelques années à la fin de la première guerre. « *Le Grand Café est situé sur une large place, entourée des services publics suivants : en face, la Perception, sur un côté l'Hôtel de Ville, avec au rez-de-chaussée le bureau de Poste.* »² Ma mère est née à Baneins à 5 km au nord de St-Trivier et mon père « ... à Dompierre-sur-Chalaronne, petite commune du département de l'Ain établie sur un coteau dominant la vallée de la Chalaronne et traversée par la route départementale reliant deux chefs-lieux de canton : Châtillon-sur-Chalaronne à 5 km à l'est et Thoissy à 10 km. »

Cette première étape de liaison sera donc pour moi une sorte de pèlerinage vers le terroir de mes géniteurs. Je connais peu cette région car mes parents se sont installés définitivement à Beaune en 1926, une douzaine d'années avant ma naissance et je ne garde en mémoire que le souvenir de voyages trop rapides où, dans la même journée, nous allions poser des chrysanthèmes sur de multiples tombes avant d'aller saluer d'innombrables oncles, tantes et cousins...

Départ, à l'aube

Je quitte mon garage à 6 h 45. La nuit s'estompe à peine et j'allume ma dynamo. J'ai décidé d'aller au plus court pour être à Baneins (km.115) entre 13 h et 13 h 30, avec l'arrière-pensée de boire le café chez un cousin, côté maternel. Température fraîche et agréable, ciel clair, léger vent du nord c'est-à-dire poussant, circulation quasi inexistante. Des conditions idéales pour un départ en douceur sur cette « route de Chalon par Demigny » que je n'emprunte plus en cours de semaine tant la circulation y est excessive à mon goût. Ma fidèle monture – jamais encore défaillante lors de mes voyages au long cours transeuropéens – toute propre et bien huilée, lestée de ses deux sacoches axiales et de ses 6 kg de bagages, semble ronronner de plaisir. Peut-être parce que notre chemin passera par Pont-de-Vaux, petite ville où elle est née, il y a bientôt huit ans, dans les ateliers du maître es cycles Gilles Berthoud.

Il fait déjà grand jour à Demigny où, comme à mon habitude, je méprise un panneau « Route Coupée ». Je m'en sors brillamment en slalomant entre les tranchées sans mettre pied à terre, mais sous le regard très réprobateur d'un péquin local qui manifestement regrette de ne pas être un flic pour pouvoir m'engueuler ouvertement. De quoi se mêle-t-il celui-là ? Nous sommes les deux seuls êtres dans la rue à cette heure matinale. Qu'est-ce que ça peut lui "foutre" que je passe là où c'est interdit ? Le grincheux maîtrise sa colère et s'en retourne chez lui. Je plains sa bobonne qui, de toute évidence, va subir les conséquences de mon indiscipline !

Dans la traversée de Chalon-sur-Saône, en longeant la belle promenade des bords de Saône, je suis très surpris par la presque totale absence de vie. Il est pourtant déjà largement 8 heures, mais rien ne bouge. Pas un chat, pas un cycliste, pas un véhicule. Ah si ! Au loin, deux femmes font leur footing matinal. Etrange, je n'avais jamais vu cette ville active et bourdonnante ainsi anesthésiée.

1 elle se serait délocalisée en Turquie depuis une dizaine d'années selon Gilles Berthoud

2 d'après " Une Vie d'Homme " de Jean Jaccon

Premier arrêt entre Ouroux-sur-Saône et Simandre, au lieu-dit Tennarre. Une ferme resplendit dans la belle lumière matinale (cf. planche 1a). Elle est propre et fleurie comme si on l'avait apprêtée pour un concours. Dommage que son toit ne soit pas plus débordant et qu'il ne possède pas la cassure si caractéristique des fermes bressanes.

Second arrêt après Cuisery, dans le village de Sermoyer (km. 67) pour acheter du pain et boire un café. Il est 9 h 30 et la campagne prend vie... Le vent aussi. Il a notablement forcé puisque mon compteur affiche désormais 28 km/h sans sollicitation particulière de ma part. Je traverse Pont-de-Vaux sans ralentir l'allure malgré une animation notable. C'est la première cité bien réveillée que je rencontre depuis que j'ai quitté Beaune.

Le gros et le bête...

Peu après Chevroux, je suis surpris par un bruit sourd qui me submerge rapidement. Une file d'une bonne dizaine de cyclistes me dépasse. Un tantinet perdu dans mes pensées, je ne les avais pas vus arriver dans mon rétroviseur et le grondement de ce convoi lancé à vive allure (proche de 50 km/h si j'en juge par ma propre vitesse et la rapidité avec laquelle il s'éloigne) provient des roues pleines dont sont équipés la plupart des vélos. Ébahi, je regarde la chenille bariolée disparaître dans une bosse. Puis rapidement d'autres groupes moins importants me dépassent, de manière moins spectaculaire... et de moins en moins aisément au fil des hectomètres. Je comprends que j'emprunte le parcours d'une compétition car ces pédaleurs pressés portent des dossards. Sans doute l'épreuve cycliste d'un triathlon.

Les derniers qui me doublent avant que je ne quitte le parcours (non sans quelque difficulté car un signaleur voulait absolument me faire tourner à droite pour prendre la direction de Macon – heureusement que j'avais mes sacoches pour le convaincre de la légitimité de ma décision d'aller tout droit !) forment un duo très hétéroclite. Le premier est un cyclo qui passerait inaperçu dans un peloton du dimanche matin, s'il ne dépassait largement le quintal, le second est beaucoup plus jeune et son corps d'athlète est moulé dans une superbe combinaison de couleur flash. Le premier monte un vélo de course acheté dans un supermarché, le second chevauche un cadre Coryma monté sur deux roues pleines, machine qui doit bien valoir un mois de salaire d'un ministre raffarinien (après réajustement !). Et le plus étrange dans ce duo est que le mammoth est en train de larguer l'éphèbe au corps de décathlonien !

Je n'en crois pas mes yeux et pris par l'intensité du moment, j'augmente l'allure jusqu'à 32 km/h, ce qui n'est pas un exploit car le vent du nord est désormais bien installé. Je comprends que l'athlète est complètement cuit, quand l'écart d'une centaine de mètres qui nous séparait se réduit à moins de vingt mètres dans une minable bosse que les premières fusées n'ont même pas dû percevoir. Pris de pitié, je réduis l'allure pour éviter de le doubler. Je pense qu'il n'aurait pas supporté cet affront – vous vous rendez compte, un sacochard ! – et qu'il risquait de se jeter sous la première bagnole venue... Ce mec a un gros portefeuille, mais une cervelle de moineau et des mollets de poulet... de Bresse ! À vouloir suivre les aigles de tête, il s'est brûlé les ailes et, Coryma ou pas, il finit sa course à l'allure de mon facteur. Quelle belle leçon d'humilité ! Et bravo au mammoth inconnu qui, avec son vélo tout simple, roulait comme un Jalabert des grands jours !

Ces événements forts distrayants m'ont conduit jusqu'à Saint-André-de-Bagé où je ne résiste pas – pour la cinquième ou sixième fois ? – au plaisir de rendre un court hommage à la très belle église romane. Comme il y a foule à l'intérieur, je me contente d'en faire le tour pour chercher l'angle qui mettra le mieux en valeur le superbe clocher octogonal et sa belle flèche de pierre (planche 1b).

Berceau familial

Après la traversée de Pont-de-Veyle – plein centre, car ce bourg a de la gueule avec ses vieilles maisons et ses canaux – je quitte la Bresse pour entrer dans la Dombes par la petite D66. Terra incognita pour moi et pourtant terre de mes aïeux. Je suis rapidement surpris par le changement de relief. Les ondulations sont devenues de véritables bosses. Le secteur nord-ouest de cette région de la Dombes, connue pour ses étangs et ses cuisses de grenouille, est un bocage où les prairies d'élevage bovin alternent avec les cultures céréalières.

Je passe un bon quart d'heure à parcourir le petit village de Dompierre-sur-Chalaronne, quasiment désert. Je m'arrête un instant devant le monument aux morts, proche de l'église. Mais je suis déçu : aucun Jaccon ne figure dans la liste des soldats, victimes des massacres de 14-18. Et pourtant plusieurs de mes oncles y ont laissé la vie... Mais ce n'est pas le moment d'ouvrir une enquête...



Je fais simplement un arrêt sur le pont de la rivière pour faire une photo de l'église du village, (cf. planche 1c) « *établi sur un coteau dominant la vallée de la Chalaronne* » (a écrit mon père) et je file vers Baneins, village natal de ma mère. Quatre kilomètres seulement, mais encore un bon coup de reins que je grimpe en pensant à mon père, roulant vers « sa chère Louise » il y a bientôt un siècle ! (à g. mes parents Jean-Claude et Louise en 1917)

Il est midi cinq quand j'entre dans le village (efficace le vent du nord ! Malgré mes nombreux arrêts, j'ai gagné une bonne heure sur mes prévisions). Il est tout aussi désert que son voisin.

La maison de campagne de mes cousins est fermée. Ce qui me satisfait plutôt car s'il n'est pas inopportun de se présenter à l'heure du café, il est très gênant de débarquer à l'heure de l'apéritif, en prétendant que l'on ne s'invite pas aussi à déjeuner. Ce qui peut-être très ennuyeux quand la maîtresse de maison n'a pas de réserves dans son frigo... Je me contente de jeter un œil à la maison de mes grands-parents maternels, sise en face de l'église et crépie de neuf, avant de m'engager résolument sur la route de St-Trivier. Tout en me laissant pousser par le vent, j'essaie d'imaginer cette route au début des années 1900, chemin de terre bordé de platanes, que mes parents, jeunes fiancés, parcouraient au rythme cahotant de leur carriole... Oh temps ! Suspends ton vol !

Je parcours l'ensemble du bourg de St-Trivier, sans trouver le Grand Café. Déçu, je cherche près du terrain de boules, un banc à l'abri du blizzard, désormais fort et frisquet, pour avaler mon casse-croûte : une boîte de salade italienne, deux mini-Bonbel et une boîte de riz au caramel, provisions emportées de Beaune en trois exemplaires et qui constitueront le standard de ces trois journées. Un café pour compléter ce festin au Café de la Boule où j'obtiens les coups de tampon réglementaires pour ma carte de route et la carte « Départ » que je m'empresse d'aller poster, après y avoir inscrit l'heure de mon passage et informé l'ami Patrick que j'optais pour une catégorie « randonneur-cyclo-photographe » non prévue dans le règlement, mais qui ne laisse aucun doute sur le choix de prendre mon temps...

C'est à 13 h 00 précises que j'attaque le montage de mon premier Rayon, d'une manière fort peu académique puisque je commence par en visser l'écrou avant même d'en avoir engagé la tête dans le moyeu. Je serai toujours nul en mécanique...

DIMANCHE 22 SEPTEMBRE

Deuxième tronçon : de St-Trivier (Ain) à Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire)

96 km et 1250 m d'élévation

Dès la sortie de l'agglomération, le vent n'est plus mon allié car ma direction est grosso modo nord-ouest désormais. J'avais pris de confortables habitudes depuis le milieu de la matinée et le réveil est brutal. Après dix ans de randonnée, je ne suis toujours pas capable d'estimer à sa juste valeur l'aide d'un vent favorable... jusqu'à l'instant où je dois faire demi-tour ! Dans l'immédiat, un simple quart de tour me suffit pour comprendre que ma moyenne matinale proche de 25 km/h (sans forcer l'allure à aucun moment) va chuter un sacré coup, d'autant plus que les monts du Beaujolais se profilent à l'horizon.

Négligeant le parcours-type (par Chaneins et Montceau et la D17 plus fréquentée), je gagne Belleville par Cesseins et une petite D88 où les champs de maïs constituent de providentiels murs anti-vent. Belleville – qui est « sur-Saône » mais ne le porte pas dans son nom – est une petite ville de foire agricole, sobre et géométrique selon ce que j'en vois, et assez animée à cette heure du repas dominical. Je laisse la visite de son église du XII^e pour une autre fois, emporté par l'envie de me confronter au plus vite aux premières pentes sérieuses et à l'obstacle du vent.

Quand je sors de la ville, je prends conscience que la partie ne sera pas facile. La solution du problème est à la fois mécanique (petit braquet), technique (mains en bas du guidon) et psychologique (patience). J'essaie aussi de me concentrer sur le paysage. C'est la fin de la vendange (peut-être le dernier jour ?) et pourtant il n'y a aucun signe de vie dans le vignoble.

Par contre, dans les villages de Pizay et Villié-Morgon, les celliers bourdonnent. Le Beaujolais nouveau est en cours de gestation. Autrefois on foulait le raisin à corps nus, désormais tout est mécanisé. On chauffe, on touille, on presse, on refroidit, on siphonne, on transvase, on essore, on lave... mécaniquement. De vraies petites usines à picrate ! Mais d'où vient-il ce raisin ?

Un malotru

J'en découvre la source après l'escalade de la bonne rampe qui conduit de Villié-Morgon au col de Truges. Quand le panorama s'ouvre sur le moutonnement des collines sous les crêtes du Fût d'Avenas (cf. planche 1d), des groupes de vendangeurs apparaissent en plusieurs points, taches de couleurs essaimées dans la verdure. Je m'arrête pour faire quelques photos. Je tente de m'approcher d'un groupe, mais je suis interpellé, encore à bonne distance, par l'un des porteurs de hotte (en plastique de nos jours) : « *Interdit... verboten... money... faut payer... ou apporter une bonne bouteille...* ». Tous les coupeurs ont bien évidemment levé la tête pour s'amuser à la fois du bel esprit de leur compagnon, sans doute déjà bien imbibé, et de l'intrus que je suis. Je me contente de faire un médiocre cliché, d'assez loin et de leur crier que j'apporterai une bouteille la prochaine fois.

J'ai horreur de ce type de braillard et je me retire très déçu car j'aurais bien voulu faire quelques prises de vue rapprochées, en particulier lors du versement d'une hotte dans la "ballonge", cette grosse cuve ovale que l'on place sur une remorque et qui sert au transport de la vendange jusqu'au cellier. Je calme ma colère en dégustant quelques délicieuses grappes de Gamay noir - le cépage local - qui ont échappé au regard de ces vendangeurs peu accueillants.

Hommage à mon paternel

Au col de Truges, je laisse à droite la route du col de Durbize que j'ai déjà parcourue à deux reprises au moins, pour grimper directement jusqu'à la Terrasse du Beaujolais et atteindre le col du Fût d'Avenas par la route directe que je n'ai jamais faite dans ce sens. La pente est assez rude, mais ce secteur est mieux abrité du vent. Beaucoup de monde à la Terrasse ; trop pour que je m'y arrête. Non seulement je connais, mais la visibilité en plein midi solaire (12 h 45' et 14 h 45' à ma montre) n'est pas bonne. Je vais directement jusqu'au col où je suis surpris de trouver une température vraiment fraîche que l'altitude (740 m) ne suffit pas à expliquer. La cause est sans doute ce blizzard et la proximité d'une dépression venant par l'ouest, déjà porteuse de sombres et inquiétants nuages à l'horizon.

Tout en prenant une photo de ma randonneuse Berthoud en tenue de bataille (cf. planche 1e), j'évoque à nouveau la mémoire de mon père, qui parlait fréquemment de ce col du Fût d'Avenas point culminant d'une randonnée de 300 km, effectuée sur la journée au départ de Beaune. C'était au début des années 50. J'avais une douzaine d'années et je ne pédalais pas encore, du moins sur des distances notables. Mais je buvais les paroles paternelles et je voyais ce col à l'égal d'un Galibier ou d'un Tourmalet, sur les pentes desquels les Coppi ou Koblet faisaient des exploits que nous écoutions sur les ondes. Papa, petit gabarit et bon grimpeur, nous racontait comment il avait lâché ce "*pauvre...*" ou ce "*gros...*", des gamins pourtant. Il nous disait aussi qu'il grillait une cigarette au sommet et qu'il avait tout son temps pour cela, car les "autres étaient loin". Toujours devant et jamais fatigué, mon père, ce cyclo et ce héros !

La montée a été longue (une bonne dizaine de kilomètres pour 550 m d'élévation), bien suffisante pour prendre une bonne suee. J'enfile sweater et coupe-vent pour la descente dans laquelle je me lance pour peu de temps, car la belle petite église d'Avenas bloque mon élan. Son clocher carré et trapu, flanqué d'une unique petite tour hexagonale (planche 1d), s'affiche sur un joli ciel chargé de cumulus. On dirait un papa-clocher et son fiston. Je ne pourrai voir le remarquable autel du XII^e (dixit le guide) car la porte est fermée. On ne risque pourtant pas de le voler ! Dommage !

Je repars dans la descente... qui cesse assez rapidement. Il faut remonter presque aussi haut avant de plonger sur le col de Crie. Dieu, que ça fait mal aux pattes pendant quelques centaines de mètres quand on passe brutalement de 50 à 10 km/h parce que la pente de la route s'est inversée. Le paysage a totalement changé : après le Beaujolais des vignes, voici le Beaujolais de la montagne, des sombres forêts de résineux et des vallées encaissées. Je me croirais dans les Vosges. Le col de Crie est un important croisement de routes et le site d'une auberge de qualité si j'en crois les nombreuses voitures qui l'assiègent.

22 septembre 2002 : *de Beaune (Côte d'Or) à Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire)*



a - ferme bressane à Tenarre



b - St-André-de-Bagé



c - La Chalaronne à Dompierre



d - scène de vendanges sur la route du Fût d'Avenas et l'église d'Avenas



e - mon "cheval" au col du Fût d'Avenas



f - église de Vareilles



g - le château de La Clayette



h - Anzy-le-Duc, merveille romane du Brionnais

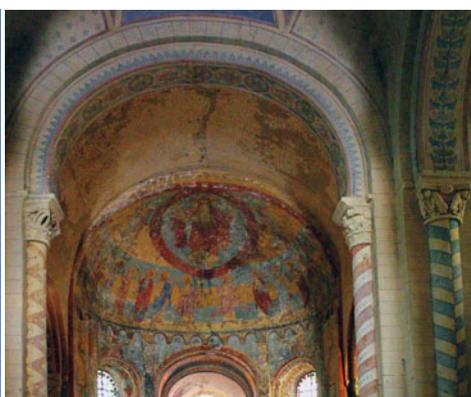
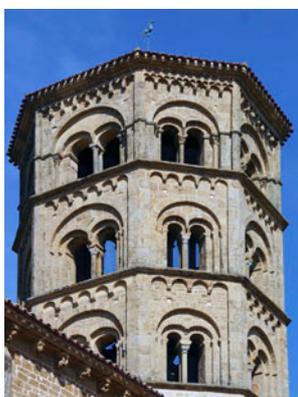


Planche 1

Je plonge à droite sur la petite bourgade de Monsols, lieu de vacances et de repos. Nouvelle montée vers le col du Champ-Juin, sur le flanc nord du Mont St-Rigaud, point culminant de la région (1009 m quand même). La montagne est désormais derrière moi. Et devant le Brionnais m'attend avec ses magnifiques églises romanes !

Arrêt-goûter à La Clayette

La descente jusqu'à La Clayette est sans difficulté : quand la pente est favorable, le vent est beaucoup moins gênant. Lapalissade peut-être, mais agréable réalité. D'ailleurs, il semble se calmer un peu, ce sacré blizzard. Les nuages sombres sont allés s'entasser sur les sommets et le ciel est désormais d'un blanc laiteux, très peu photogénique. Il est 16 h 15 quand j'arrive près du château de La Clayette (cf. planche 1g) et de son vaste plan d'eau.

Je suis de nouveau surpris par le nombre de véhicules stationnés et par la foule qui a envahi le château... jusqu'à ce qu'il me revienne en mémoire que c'est la journée du patrimoine. Toute la France est en visite pour une fois que c'est gratuit ! Moi, la foule, je n'aime pas trop (il paraît que c'est une maladie nommée agoraphobie) et quand la masse se dirige vers la droite, j'ai immédiatement tendance à partir vers la gauche. Chez moi, c'est instinctif ! Alors, je me contente de photographier la curieuse bâtisse, imposante et massive, mais assez atypique (on dirait un château de Disney sur la photo) pour m'intéresser à un sympathique couple de poupées de taille humaine et habillées de verdure, ainsi qu'à un magnifique cheval cabré, superbe bronze non signé, placé là pour rappeler que La Clayette est une cité hippique (courses et concours).

C'est l'heure du goûter. Je trouve en ville une pâtisserie, tenue par une charmante jeune fille... qui n'a pas grand-chose à m'offrir. J'en ressors avec un pain au raisin rassis et une galette au chocolat, du genre « étouffé-chrétien ». L'œsophage en voie d'occlusion, je me précipite dans le bistrot d'en face pour avaler un demi-panaché. Le patron est du genre renfrogné et taiseux. Décidément, je serai mieux ailleurs.

Ailleurs, c'est d'abord le petit village de Vareilles dont le clocher de l'église attire mon attention. De plan carré (cf. planche 1f), il comporte trois étages, surmontés d'une belle pyramide de pierre. Je viens d'entrer en Brionnais, petite région à l'extrême sud de la Bourgogne qui est un véritable musée de l'art roman bourguignon : plus de 30 églises et chapelles, pour la plupart parfaitement conservées. Concentration assez étonnante dans une région de collines et de bocages où l'activité principale est l'embouche des bœufs charolais. Sans doute l'influence de Cluny toute proche, peut-être aussi l'existence de carrières d'un calcaire ocre à la fois résistant et souple sous le ciseau du sculpteur.

L'arroseur arrosé

Je stoppe un peu plus loin devant l'église du petit village de Briant à l'instant même où un quidam se bat avec une énorme clef pour fermer la grille de l'enclos. Comme il voit ses efforts récompensés au moment où je pose mon vélo contre la murette, il n'est pas question de lui demander de revenir en arrière. En se relevant, il m'explique que la serrure est très vieille et que c'est chaque soir la même chose. Il me désigne le clocher d'Anzy-le-Duc, peu visible dans le contre-jour.

« Vous le voyez, là-bas, devant cette montagne... ».

« Ah oui, je vois... (comment ne l'avais-je pas vue cette magnifique flèche d'Anzy ?). Le sommet à l'horizon derrière est le Mont St-Ambroise... » lui répons-je (je n'ai pas de mérite puisque je dois y grimper demain)... ».

« Vous croyez ? St-Ambroise ? Que vient donc faire ici ce docteur de l'Eglise, évêque de Milan ? » s'interroge-t-il en me plantant là.

Bing, j'ai voulu étaler ma science géographique, bang, je me suis pris en retour une leçon de catéchisme. Le bonhomme entre dans la maison qui jouxte l'église. Était-ce le curé ? Il n'en portait aucun signe... Un diacre laïc, bénévole et fort en évangile ? Peut-être... Tant pis, je ne verrai pas l'église de Briant qui avait pourtant bonne allure. En tout cas, elle a été bien posée : quel point de vue !

Qui dit point de vue, dit chat perché et, généralement, plongée dans un trou. C'est précisément le cas, mais l'importance de la pente et l'emballement soudain de la randonneuse me surprennent. Moi qui n'aime pas freiner, je suis bien obligé de reprendre le contrôle de mon cheval emballé.

En contrebas, un petit lac et une promenade. Sans doute la halte du pique-niqueur conseillée par Patrick Plaine dans son programme. Le coin est très sympa, quasi-désert à l'exception d'un couple de (très) jeunes (très) amoureux qui se papouillent goulûment et à pleines mains sur un banc sans se préoccuper du cyclo qui passe à toute allure, ni du cyclo qui s'arrête un peu plus loin pour ramasser une bonne vingtaine de noix fraîches qui jonchent la route. Une remontée puis une descente pour rejoindre la vallée de l'Arconce, la plus importante rivière du Brionnais. Elle prend sa source bien loin au nord sur les pentes du Mont-St-Vincent. Je suis assez excité car mon étape se termine.

Coups de coeur

J'arrive à Anzy-le-Duc (cf. planche 1h) chez une dame qui se prénomme Laurence et qui m'a réservé une chambre d'hôte. Avant de me présenter, je prends un bon quart d'heure pour aller voir (plus précisément revoir pour la 3^{ème} ou 4^{ème} fois) la merveilleuse église. C'est sans aucun doute - pour moi, même si je ne les connais pas toutes - la plus belle église du Brionnais, probablement de Bourgogne, peut-être de France et de Navarre, tous styles et toutes catégories confondus ! L'édifice, classé monument historique en 1852, est un pur bijou dont les trois clichés au bas de la planche 1, ne donnent qu'un mince aperçu. C'est un rare chef d'œuvre d'harmonie totale entre lignes, volumes et couleurs. Tout y est remarquable, à l'extérieur (clocher tour octogonale, portail) comme à l'intérieur (nef, chapiteaux, fresques du chevet). Un vrai petit Vézelay... en mieux (et en beaucoup moins envahi par les touristes !).

Il est 18 h 20 quand je me présente à Dame Laurence, solide quadragénaire, mère de famille et propriétaire d'un pavillon comportant trois chambres à l'étage. Au rez-de-chaussée, une belle salle de séjour sert de salon et de salle à manger. J'ai bien fait de réserver, car deux couples occupent les autres chambres et plusieurs personnes viendront successivement se casser le nez. Ce qui n'est pas trop contrariant lorsque l'on voyage en voiture. Douche bien chaude et fort agréable, appel d'Eliane vers 19 h 00 car mon portable étant muet je n'ai pas encore pu lui donner ma position, et il est déjà l'heure de passer à table. Ce qui est très bien dans l'hébergement en chambres d'hôtes, c'est de pouvoir dîner comme chez soi de la cuisine familiale (et abondante !) à un prix raisonnable. Ce qui peut être très pénible par contre, c'est de se trouver à table avec des enquiquineurs qui n'arrêtent pas de causer, qui savent tout, ont tout vu et ont tout fait !

Les experts

Les deux couples, qui constituent les autres convives, ne sont pas de cette terrible espèce. Ils ont une passion commune : l'art roman et surtout les églises romanes. Et ils en connaissent un rayon ! Les plus âgés (largement septante, dit-on à Genève) viennent d'Orléans et font partie de ce que l'on appelle des bourgeois aisés. Lui, ancien cadre de chez Bouygues, a construit des tas de choses en France et dans le monde. Son approche des églises romanes est celle d'un bétonneur : il s'intéresse surtout à la nature de la pierre, aux joints cimentés, aux techniques de construction. Ce n'est pas un artiste, plutôt un architecte. Il prendrait volontiers la direction de la conversation, mais son concurrent ne lui en laisse pas la possibilité... sauf quand il s'arrête de causer pour mastiquer. Son épouse est chic et discrète. « *C'est une dame.* » aurait dit d'elle ma chère maman.

Les moins âgés (à peine cinquante) sont originaires d'Arras et entament la dernière semaine de vacances exclusivement consacrées... aux églises romanes et plus particulièrement aux chapiteaux des XI^e et XII^e siècles. Moins chics et moins rupins que les autres, mais d'une culture... époustouflante, du moins sur le seul et unique sujet abordé au cours de ce long repas : l'art roman ! Lui est très bavard... mais aussi très intéressant, pédagogue et pas prétentieux. Sa moitié parle peu, mais connaît son affaire car elle lui sert de prompteur quand sa mémoire butte sur un nom. Je suis impressionné ! Nous ne saurons pas leur profession. « *Non, pas professeur !* », répond-il simplement à la patronne qui en connaît aussi beaucoup sur le sujet et qui reçoit plusieurs fois par an chez elle de grands experts et spécialistes en la matière.

Le cinquième convive, c'est moi bien sûr. Je parle peu, car je mange beaucoup. Je n'interviens pas car j'écoute et je m'instruis avec intérêt. Et puis, je pense que les cultivés qui m'entourent sont persuadés que "gros mollets" («... *Vous vous rendez compte, il a fait plus de 200 km... à vélo !*») rime avec petite cervelle. Je ne cherche pas à lutter contre cette image. Je suis gentiment fatigué, un peu étourdi à la fois par le vin et le haut niveau de la conversation. Je me contente d'essayer d'imaginer par le contexte la signification précise de termes techniques comme modillon, ambon ou encore trumeau...

21 h 30 : fin de la conférence. Je suis repus et plein de sommeil. Salut les experts !

LUNDI 23 SEPTEMBRE

Premier tronçon : d'Anzy-le-Duc (S-et-L) à Bruère-Allichamps (Cher)

158 km et 1235 m d'élévation

Lever 6 h 30 – déjeuner copieux à 7 h 00 précises et départ effectif à 7 h 20. Le ciel, encore bien sombre, est en partie couvert et, comme le dit la patronne, « *il fait doux* ». Rapport qualité prix correct : 58 euros. De toute façon, à Anzy-le-Duc, c'est ça ou la nuit à la belle étoile. Ce que refusent mes vieux os de bourgeois.

Je fais volontairement le détour par Montceau-l'Etoile pour jeter un œil sur l'église que je ne connais pas. Petit édifice de pierre jaune, bien proportionné, avec un remarquable tympan sculpté. Le jour est désormais bien levé, mais la lumière est blafarde. Conditions défavorables pour réveiller mon Olympus que je le laisse dormir encore un peu.

Quelques kilomètres plus loin, je retrouve à la fois le parcours et un secteur que j'apprécie pour l'avoir parcouru dans les deux sens au cours de mes Diagonales Strasbourg-Hendaye ou vice-versa. L'étroit pont métallique sur la Loire, le "coup de cul" avant Luneau, le droite/gauche descendant après ce village et la longue montée vers St-Didier-en-Donjon sont de vieilles connaissances. C'est toujours un plaisir, voire un moment d'euphorie, de rouler dans son jardin.

De la Loire à l'Allier, le parcours traverse la Sologne bourbonnaise dans toute sa largeur. C'est une longue plaine doucement ondulée, avec quelques taches de forêts, de nombreux étangs et un habitat dont l'originalité principale est la brique rouge ou brune. Beaucoup de lignes droites et une languissante monotonie pour le cyclo solitaire. Surtout quand le ciel se ferme et qu'il devient menaçant. La dépression d'ouest annoncée hier se confirme. Heureusement pour moi, le vent reste très modéré et les averses suffisamment éparées... pour m'épargner.

Un "coup de cul" pour rien...

Dans cette monotonie, quelques bosses quand même (chevronnées une fois sur la carte Michelin) au franchissement des nombreuses vallées qui drainent les eaux de pluie vers la Loire. Un piton volcanique aussi, le puy St-Ambroise (dont il fut déjà question hier à Briant), point culminant de cette Sologne bourbonnaise avec ses 442 m d'altitude. Malgré la grisaille ambiante, j'escalade le "raidard" qui mène à la table d'orientation d'où je devine plus que je ne vois, un vaste paysage sur une campagne assez plate et uniforme, mais qui présente une large palette de verts. Pour me consoler de la mauvaise visibilité, je me venge en photographiant une partie de la table d'orientation et la carte sur ma sacoche avant (cf. planche 2a) au cas où je ne trouverais âme qui vive pour poser un tampon sur ma carte de route à St-Léon. Car je me demande si la région est habitée. À l'exception de quelques rares véhicules, je n'ai pas encore vu un être humain depuis mon départ. Vive la France (très) profonde !

À Saint-Léon (km.37 – 9 h 15), je fais contrôler ma carte de route par une charmante postière qui s'intéresse à mon périple. Il est vrai qu'elle n'a pas grand-chose à faire et qu'elle ne rate pas une occasion de discuter d'autre chose que de fiches pour envoi recommandé ou de mandat-poste. Elle ne connaît même pas Anzy-le-Duc, pourtant sis à moins de quarante kilomètres, cette brave dame. Mais je suis persuadé, après mon baratin, qu'elle va s'y faire conduire par son Jules dès le week-end suivant et je la quitte très satisfait d'avoir apporté ma contribution à l'amélioration de la « culture postière ».

Avant de quitter ce village – qui n'a d'autre point d'intérêt, outre sa postière, que de se trouver à mi-chemin du Rayon de St-Trivier - je photographie une curieuse petite construction cylindrique de brique rouge, coiffée d'un bien curieux chapeau conique et abondamment fleurie (cf. planche 2b). Il fait gris et frisquet ; je garde le gore-tex, les jambières et les gants longs. Tout ici est à l'image du temps : sombre et triste.

Rien de notable à signaler jusqu'à la banlieue de Moulins : les villages de Vaumas et de Chapeau ne me laissent aucun souvenir. À l'inverse du Brionnais, la Sologne bourbonnaise me cache ses trésors (si toutefois elle en possède !). La traversée de Moulins, capitale du Bourbonnais et préfecture de l'Allier, par de larges avenues qui contournent le centre, est sans problème en ce lundi matin : les mêmes sont à l'école, les parents au boulot, les commerçants à 75% au repos. Je parviens jusqu'au pont sur l'Allier sans avoir repéré la moindre boulangerie ouverte et je dois "repiquer" vers le centre pour m'approvisionner.

Il est 11 h10 quand je traverse le large pont de pierre sur l'Allier. Je repère au passage le bar « Le Colibri » où André Etiève nous avait offert café et croissants le 4 juin dernier. Avec Francis Pouzet, mon compère l'Aveugle, nous étions à mi-parcours de notre raid transeuropéen Copenhague-Malaga. Le temps court vraiment très vite !

Après les petites routes plates et à moitié désertes de la Sologne bourbonnaise, voici la large et fréquentée D973 qui conduit de Moulins à Bourbon-l'Archambault. Le paysage a évolué sans vraiment être différent : le Bocage bourbonnais possède un relief plus marqué, un bocage plus serré avec des haies vives (des bouchures en jargon local) hautes et denses qui cachent un abondant cheptel en majorité charolais. Le ciel est toujours gris, le vent de sud-ouest est toujours modéré (rien à voir avec le blizzard d'hier !), la température reste fraîche mais les bosses sont là pour me réchauffer.

Suis-je un « bredin » ?

Peu avant la bourgade de Saint-Menoux, un panneau attire mon attention : **St-Menoux, son église, sa Débredinoire**. Diable ! Qu'est ce que c'est que cette bestiole ? Comme il est 11 h 50, je décide incontinent de satisfaire tout à la fois ma faim et ma curiosité.

Curiosité d'abord en me précipitant dans l'abbatiale qui extérieurement a assez belle allure, mais dont j'apprécie moyennement le style mi-roman, mi-gothique, qui est celui d'innombrables églises dont la construction a débuté vers XI^e pour se terminer deux ou trois siècles plus tard. Moi, j'aime les styles purs : le roman intégral comme à Anzy-le-Duc ou le gothique flamboyant pour ne pas dire exubérant comme la dentelle de pierre de la cathédrale de Strasbourg. Je me précipite donc à l'intérieur où, dans le chœur, je trouve un sarcophage curieusement fixé à hauteur d'homme derrière l'hôtel, comme un gros appendice caudal (cf. planche 2c). Sur l'un des côtés, une large ouverture... Il me faut, les explications d'un dépliant pour comprendre :

« La **Débredinoire** est la curiosité locale incitant trop souvent à des plaisanteries faciles. C'est une pierre creusée en forme de tombeau avec, sur le côté, une ouverture semi-circulaire ayant la réputation de guérir les simples d'esprit qui mettent la tête dans cette ouverture.

Le mot **berdin** ou **bredin**, essentiellement bourbonnais, désigne une personne qui n'a pas toute sa raison. Comme cette infirmité a toujours existé et qu'elle est même beaucoup plus fréquente de nos jours, les anciens ont eu recours à St-Menoux : ils conduisaient leurs fous et simples d'esprit au tombeau du Saint et obtenaient, si l'on en croit l'histoire, la guérison.

D'où le nom que l'on donna à ce tombeau... la Débredinoire, c'est-à-dire le lieu où l'on cesse d'être fou ou bredin.»

Voilà la belle histoire de la débredinoire. Pas fou, je me suis bien gardé d'y mettre la tête ! Des fois, qu'elle agisse à contresens et que je me retrouve « bredin » !

Je me réfugie dans l'abribus en face de l'église pour déguster mon repas habituel (voir St-Trivier) complété cette fois-ci d'un pain au raisin acheté à Moulins et d'une dizaine de noix ramassées à Briant. Un café là-dessus au bar qui fait l'angle (tenu par une anglo-saxonne haute de taille, au costume anachronique et au sourire avenant) et c'est reparti. Il est 12 h 30 et mon compteur indique 87 km depuis Anzy.

Je traverse Bourbon-l'Archambault – que je ne connaissais pas – de part en part et à petite vitesse, sans repérer une curiosité susceptible de me faire sortir mon Olympus. Le château des ducs de Bourbon est à moitié démoli, la tour Quiquengrogne n'est intéressante que par sa curieuse appellation et les thermes sont sans originalité. Par contre, la bosse pour s'extraire de la ville vers l'ouest met, à coup sûr, un terme à tout projet de sieste...

La petite D14 qui conduit vers St-Plaisir et Cerilly me permet de retrouver le calme de la matinée. À tel point qu'après un court arrêt à St-Plaisir (le patron des cyclo-randonneurs, non ?) pour jeter un œil à l'église et photographier le panneau (cf. planche 2d), je parcours une demi-douzaine de kilomètres sans voir un être vivant et sans entendre le moindre bruit sur terre ou dans le ciel. Le vent fait la sieste et rien ne bouge, sauf moi.

Dans cette petite forêt de Civrais, je n'avais jamais connu une telle solitude, proche de l'absolu, du moins en pleine journée. Un silence total, zéro décibel. Serai-je le dernier rescapé d'un immense cataclysme ? Tous les dinosaures viennent-ils de s'éteindre pour la seconde fois ? Curieuse et presque angoissante sensation.

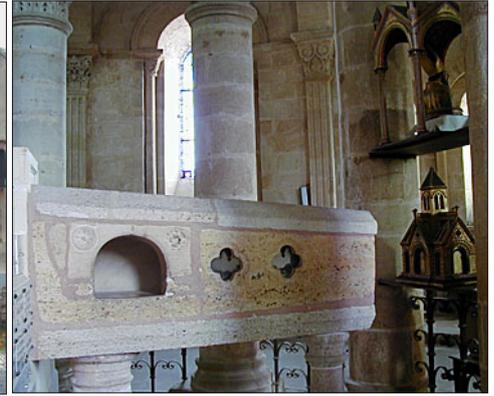
23 et 24 septembre 2002 : d' Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire) à Ciel (Saône-et-Loire)



a - Orientation au Puy St-Amboise



b - Saint-Léon



c - La débredinoire de Saint-Menoux



d - Priez pour nous !



e - en forêt de Tronçais



f - exubérance florale à Noirlac



g - Bruère en fête...



h - église Ste-Blaise de La celle



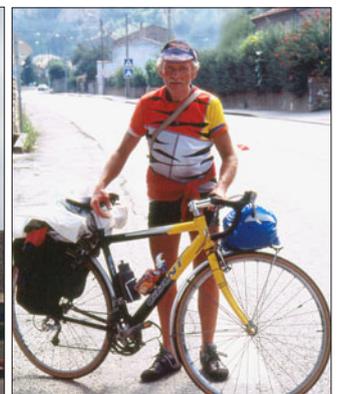
i - Vieux métier à Chatenay-St-Imbert



j - La Loire à Gannay



k - CIEL ! Mon clocher !



l - Merci Patrick !

Planche 2

Le secteur de Bourbon-l'Archambault à Tronçais est nettement plus vallonné, mais l'environnement n'a pas changé : prairies, bouchures, vaches charolaises et forêts. Je traverse Cerilly comme Bourbon-Lancy c'est-à-dire sans que rien n'y attire mon regard, sinon que j'y retrouve la désagréable D973 et ses bagnoles lancées à (trop) grande allure. Peu après, j'entre en forêt de Tronçais et je m'empresse de prendre la première petite route à gauche. Je retrouve instantanément, calme et tranquillité... et même le soleil ! Le vent d'ouest, qui a terminé sa sieste, a réussi à nettoyer en partie le ciel. Je lui témoigne toute ma reconnaissance en lui montrant... mes jambes et même mes pieds puisque je chausse des sandales Shimano. Curieux, ce brutal réchauffement ! Passer directement du gore-tex aux bras et pieds nus, c'est peu commun, du moins pour moi.

La forêt de Tronçais mérite-t-elle sa réputation ? Sans doute si l'on s'intéresse aux arbres eux-mêmes, en majorité chênes imposants et d'âge vénérable. La plus belle chênaie d'Europe, dit-on. C'est moins évident si l'on préfère la forêt aux arbres eux-mêmes. J'en ai parcouru d'aussi belles et aux sous-bois mieux nettoyés. Mais enfin, puisqu'on le dit, ne faisons pas la fine bouche et savourons l'instant qui passe (cf. planche 2e - cliché pris près du hameau de Sologne).

Je continue à bonne allure jusqu'à Saint-Amand-Montrond, active et industrielle sous-préfecture en bordure du Cher, que je parcours en long et en large sans tomber sous le charme. C'est vivant, remuant, pollué, très actuel. Je m'enfuis rapidement vers le nord, par la route de Bourges, bien rentré dans ma coquille jusqu'au croisement de la route de Noirlac. Court arrêt dans ce hameau pour photographier une petite maison noyée dans la verdure et les fleurs (cf. planche 2f) et pour constater que l'abbaye cistercienne est... bien cachée aux regards du touriste resquilleur. Le site, en bordure du Cher, a belle allure, mais il faut passer par la case « Accueil » pour avoir le droit de contempler « l'un des ensembles les mieux conservés et les plus complets de ce type de monastère en France ». Classique... mais je n'ai pas le goût de faire une visite aussi longue. Ce sera pour une prochaine fois.

Je repars donc par la tranquille route qui longe le Cher. Bruère-Allichamps, terme de ce rayon, est proche. J'y arrive précisément à 15 h 50 et, pour me récompenser, je m'offre un goûter « pain-noix-chocolat » et un Vichy-fraise au bar restaurant, proche de la fameuse borne romaine, toute ornée de drapeaux car c'était la fête hier à Bruère (cf. planche 2g). L'estaminet porte le nom (très inattendu, n'est-ce pas ?) de Relais du Centre de la France. Le patron, peu communicatif et semble-t-il pas encore bien remis des agapes de la veille, tamponne d'un air résigné et d'un geste épuisé, la case « Arrivée » de la carte du Rayon qui se termine, la case « Départ » du Rayon que je vais attaquer incessamment sous peu, et la carte de contrôle au départ du dit Rayon, déjà timbrée et prête à l'expédition au nom du Sieur Patrick Plaine. Le bonhomme est un peu étonné par mes exigences et semble regretter de ne pas m'avoir facturé le coup de tampon à la pièce. À 3 euros l'empreinte, ça aurait sérieusement augmenté sa recette journalière car son bistrot est vide... Au revoir et merci, Monsieur le Centre de la France !

Je suis assez satisfait de la manière dont j'ai monté ce premier Rayon. Ce fut plus facile pour moi de tricoter les 250 km du parcours que de jouer de la clef à rayons. Sauf que, probablement, le premier doit être assez fastoche puisqu'il n'est pas nécessaire d'en croiser un autre... Mais, à mon établi, je n'aurais pas retrouvé ma terre d'origine, escaladé le Fût d'Avenas dans la roue de mon Père, dégusté les splendeurs d'Anzy-le-Duc ou appris que l'état de bredin n'était pas incurable. Merci Patrick ! (cf. planche 2l)

LUNDI 23 SEPTEMBRE

Deuxième tronçon : de Bruère-Allichamps (Cher) au Veurdre (Allier)

58 km et 415 m d'élévation

Je reprends ma randonneuse à 16 heures 15. Passage par le bureau de poste pour y jeter mon courrier et demi-tour pour filer vers Meillant. Le ciel est complètement dégagé et un vent de nord-ouest soutenu s'est installé. Souffle Bonhomme, je suis preneur ! Mais je ne vais pas loin car l'église de La Celle stoppe rapidement mon élan. Je le connais ce bel édifice roman qui attire le regard du voyageur par ses disgracieux contreforts latéraux, pour y être passé déjà à deux reprises l'an passé (une fois en voiture avec Eliane au retour d'une concentration des Amis du Randonneur à Vesdun, une fois à vélo avec Bernard sur le chemin de Brest). Mais cette église possède quelques trésors affichés (son élégant chevet et son puissant clocher carré – cf. planche 2h) ou plus discrets comme les énigmatiques sculptures de la façade et les beaux chapiteaux corinthiens de la nef .

À Meillant, je fais le détour jusqu'à l'entrée du château avec l'espoir de visiter le parc ou du moins de l'entrevoir. Mais, comme à Noirlac, si tu veux voir – seulement voir, même de loin – il faut que tu paies ! Sinon tu circules... ce que je fais sans insister d'autant plus qu'un groupe de touristes d'un troisième âge mûrissant (je peux, j'en fais partie !) se prépare à donner l'assaut. Dommage, car la bâtisse a fort bonne réputation touristique. La visite est remise à une prochaine fois, de préférence en touriste véhiculé, car l'abandon provisoire d'un vélo "ensacoché" est toujours source d'inquiétude.

Souvenirs

Elle est fort agréable cette petite et tranquille route qui conduit à Charenton-du-Cher (pas sur le Cher, qui coule à 14 kilomètres !) par le bois de Meillant. Avec un vent poussant, c'est un régal ! Dans la traversée de Charenton, je reconnais le bar où nous avons étanché notre soif avec Bernard. Je me souviens qu'il faisait bigrement chaud et que nous avons longuement discuté avec une Hollandaise (pas une vache, une vraie) largement quinquagénaire, en route pour St Jacques de Compostelle. Elle était chargée comme une mule. Partie de ses basses terres (alias Pays-Bas) bien avant la floraison des tulipes (seconde quinzaine d'avril), la courageuse espérait arriver au terme de son voyage début septembre. Comme nous étions le 2 juin, elle avait déjà fait un sacré bout du chemin, mais, selon ses dires, elle commençait à en avoir ras les baskets et à ressentir le besoin de souffler un peu. En tout cas, elle était drôlement courageuse la descendante des Princes d'Orange. Sûr, qu'elle a gagné son paradis et peut-être même une auréole !

Rien d'autre à voir à Charenton que ce bistrot aux souvenirs, car la bourgade est sans caractère. De plus, elle est traversée par une D951 qui semble fort passagère, du moins à l'heure où je l'emprunte sur quelques kilomètres avant de tourner à droite vers Ainay-le-Château. Ce village par contre en a du caractère avec ses fortifications, sa porte moyenâgeuse et sa petite église romane, posée sur une terrasse qui domine le cours encaissé de la Sologne, petite rivière affluente du Cher et qui n'a rien de commun avec la Grande Sologne où ne coule aucun cours d'eau portant ce nom. Je passe une dizaine de minutes dans les ruelles étroites autour de l'église, sans trouver l'inspiration du photographe.

Je repars donc – il est 17 h 40 – en direction de l'Allier, avec un vent encore plus présent, d'abord poussant de trois-quarts sur ma gauche, puis complètement latéral et gênant quand, après le village de Valigny, la route prend une direction plus orientée au nord. Je suis revenu dans le Bocage Bourbonnais avec ses paysages monotones. En apercevant le panneau Bessais-Fromental – 6 km, je comprends pourquoi Patrick qui a résidé longtemps dans ce village³, était toujours sur son vélo, aux quatre coins de France et du monde. Pas vraiment enthousiasmant, le coin !

Le relief se creuse un peu entre Lurcy-Lévis – un joli nom mais rien qui attire le regard – et Le Veurdre où j'arrive un peu avant 19 h 00. C'est au moins la quatrième fois que je traverse ce petit bourg, posé en rive gauche de l'Allier mais c'est la première fois que je vais y dormir. Je me souviens en particulier d'une inoubliable halte casse-croûte à la Pentecôte 1999 lors de ma neuvième Diagonale (Perpignan-Dunkerque) dans un estaminet droit issu du XIX^e siècle, tenu par une matrone moustachue et forte en gueule à l'encontre des 3 ou 4 poivrots qui encombraient son comptoir. Un grand souvenir !

3 Patrick est désormais installé dans le département du Var, au soleil et dans la montagne !

Dans l'immédiat, je laisse l'estaminet pour l'hôtel du Pont-Neuf, recommandé par la FFCT, où j'ai retenu une chambre à "prix d'ami", c'est-à-dire à 38 euros, ce qui n'est pas exagéré pour un Logis de France doublement étoilé. Mais, c'est un établissement chic, beaucoup trop chic pour moi en tout cas et, je le pense, pour beaucoup de randonneurs de mon espèce. Je ne comprends pas bien les critères qui président au choix des bonnes adresses de notre Fédé. Cet hôtel est à coup sûr une bonne adresse pour des bourgeois bien munis et bien sapés qui randonnent en voiture, mais il est trop luxueux pour un cyclo de base. Heureusement qu'il n'a pas plu et que je ne dégoutte pas un jus noir et "cambouineux" parce que les moquettes du couloir n'auraient pas apprécié !

L'accueil est normal, professionnel. Mon Berthoud a droit à une place gratuite dans un garage d'où il ne pourra sortir qu'à 7 h 30 le lendemain. Au dîner, je déguste le contenu parcimonieux de délicieux mets (on appelle ça la nouvelle cuisine : c'est bon, mais quand on quitte la table, on a toujours faim !) en compagnie de trois couples d'Européens fort discrets. Je me demande encore comment la petite serveuse a mis près d'une heure trente pour me servir une salade en entrée, une raie au beurre avec une patate et deux petits fagots de verdure, et un dessert ! En cours de Diagonale, j'aurais pété les plombs. Aujourd'hui, je ne suis pas pressé et j'en profite pour feuilleter une documentation sur les ressources touristiques locales.

Je me couche à dix heures... sans avoir sommeil. J'essaie de trouver un programme intéressant à la TV. Sans succès malgré une bonne quinzaine de chaînes. Je tombe quand même (mais j'aurais mieux fait d'aller voir ailleurs) sur un bulletin météo qui m'apprend que la journée de mardi sera froide et pluvieuse. Beau programme !



La borne romaine au centre de Bruère-Allichamps... et de la France,
et la randonneuse Berthoud

MARDI 24 SEPTEMBRE

Premier tronçon : du **Veudre (Allier) à Ciel (Saône-et-Loire)**

190 km et 1370 m d'élévation

Lever 7 h 00 et déjeuner à 7 h 30 (très copieux, style buffet à l'allemande mais à 7 euros ! Tarif amorti par la possibilité de se bourrer les poches de madeleines et de micro-sandwichs...). Départ à 7 h 50. Heureusement que c'est le dernier jour, car je finirais par avoir des horaires de patron.

Le ciel est vraiment très gris, mais il ne pleut pas. J'ai l'impression qu'il fait assez doux et je décide de partir en sweater (plus jambières et gants longs quand même). Mais la rafale de vent qui me bouscule sur le pont d'Allier me fait rapidement changer d'avis. Le gore-tex remplace le pull. Je ne le quitterai plus jusqu'à Beaune !

Départ tranquille dans la vallée de l'Allier que j'entrevois parfois sur ma droite. La route est à peu près plate, bien revêtue, sans circulation ou presque, et le vent est plutôt favorable. Tout ce qu'il faut pour rendre un cyclo heureux, mais un photographe maussade car la lumière est totalement absente. À Chantenay-Saint-Imbert, peu après la traversée de la Nationale 7 (vous savez, la route des vacances, chantée par Charles Trénet), je résous facilement la première des trois énigmes de l'ami Patrick :

« À Chantenay, un vieux métier encore à l'honneur ... ? » Réponse : bourrelier (cf. planche 2i)

Me voici de nouveau en Sologne bourbonnaise, avec ses longues plâtitudes, ses étangs et ses gros bourgs assez animés, mais sans originalité : Dornes, Lucenay-les-Aix, Gannay-sur-Loire. Quelques secteurs boisés, quelques courtes bosses pour « lever les fesses », mais beaucoup de lignes droites et une monotonie du paysage qui incite à appuyer sur les pédales, d'autant plus que la température ne doit pas dépasser 8°. Normal, depuis hier c'est l'automne ! Je ne me plains pas car les gouttes de pluie sont si rares et éparées que je passe facilement au travers sans même avoir à slalomer.

Court arrêt sur le pont de la Loire après Gannay (cf. planche 2j). Le fleuve est à son niveau d'étiage, pas excessif quand même : je m'attendais à pire avec la sécheresse qui touche actuellement la Bourgogne et surtout la Côte d'Or. Je me souviens avoir dû faire demi-tour à cet endroit début mai 2001 : à cette époque, toute la rive droite du fleuve était totalement submergée et nous avons été contraints, avec Eliane, de passer plus au sud, par Bourbon-Lancy (en voiture, heureusement).

La sortie du lit majeur est marquée dès le franchissement de la D979 (Nevers-Decize-Digoin) par une bosse assez sèche (la première depuis longtemps). C'est aussi l'entrée en Bourgogne, dans le pays de Fours, région de forêts dans la frange sud du Morvan. C'est surtout la fin des routes plates.

J'arrive rapidement à La Nocle-Maulaix, point médian et lieu de contrôle de ce Rayon. Il est l'heure (11 h 00) de penser à acheter du pain et de boire un grand café bien chaud, car la température a encore fraîchi. Je ne sais pas trop pourquoi Patrick a choisi ce bled pour le contrôle : je n'y ai rien vu d'intéressant...

Par contre, 5 km plus loin, le village de Ternant possède un remarquable trésor dans son église sous la forme de deux retables flamands de la fin du Moyen Âge. Ils sont en bois sculpté, peint et doré et leur état de conservation est remarquable. Je suis très surpris de pouvoir ouvrir la porte latérale de l'église et de trouver un éclairage où il n'est pas nécessaire de glisser une pièce (du coup, je glisse royalement deux euros dans le tronc, quand on exige rien de moi, j'ai toujours tendance à être large !). Étonnante beauté et présence inattendue dans ce village un peu perdu dans la campagne. Par contre, je rate mes photos car les triptyques sont protégés par d'épaisses vitres qui renvoient l'éclat du flash⁴.

Dans le Morvan, pas de bon vent...

Après Ternant, le profil devient nettement plus cassant. Le parcours traverse les reliefs du Bas-Morvan méridional, région d'élevage intensif et de grosses fermes isolées, qui prennent parfois l'allure de petits châteaux. Il faut franchir une succession de bosses assez sérieuses qui, en d'autres régions, porteraient le nom de cols. Luzuy est un gros bourg où l'agitation est importante car midi est largement passé. Je poursuis ma route à la recherche d'un coin abrité du vent pour avaler ma troisième trilogie « salade-bonbel-riz caramel ».

4 voir ces retables sur la planche 30, 2 - chapitre X

Je trouve cet endroit (il est 12 h 40 et mon compteur indique 90 km) derrière une levée de terre où un tronçonneau me sert de banc. Je déguste mes provisions sous le regard amical de jeunes charolaises, mais je ne traîne pas car il ne fait pas chaud. Encore une belle grimpe pour atteindre la ligne de crête qui sert de limite entre Nièvre et Saône-et-Loire puis une longue descente vers l'Arroux, dans laquelle je me gèle. Est-ce vraiment la température qui a baissé ou le vent qui a encore forcé ? Les deux, mon Général. Le plus embêtant est que cet animal de vent est passé au secteur nord, voire nord-est et qu'il m'agresse en pleine face quand je tourne à gauche dans le hameau de Chevigny pour attaquer le long faux plat (qui plus loin devient bosse) vers St-Didier-sur-Arroux. Je roule désormais sur mes terrains habituels de randonnée. Ce qui ne m'empêche pas de goûter le paysage malheureusement un peu terni par un ciel de plomb.

St-Didier occupe une situation trompeuse car, vu d'en bas, ce village semble posé sur une crête. Mais, laborieusement parvenu jusqu'à l'église, il faut grimper encore durement pendant deux bons kilomètres avant de basculer sur la vallée de l'Arroux. C'est le genre d'illusion optique qui fait mal aux jambes... et au moral.

Le temps est de plus en plus menaçant et je renonce à prendre un café à Étang-sur-Arroux. Espérant devancer l'averse, je me lance sur cette longue route départementale 61 en direction de Mesvres et Marmagne, route que je connais par cœur et que je n'aime pas parce qu'elle est assez (voir trop ?) fréquentée et parce que le revêtement est mauvais. Le vent est parfaitement latéral et ne m'empêche pas de tenir un 25 km/h qui n'est pas dans mes habitudes... sauf quand j'ai hâte d'en finir.

Seconde énigme

Je regrette rapidement de ne pas avoir changé l'itinéraire avant St-Didier pour rejoindre le canal du Centre par "mes" petites routes favorites : Charbonnat, La Tagnière, Aigrefeuille, Montcenis, Torcy, Ecuisses, St-Julien-sur-Dheune. J'y avais bien pensé, mais je n'aurais pu alors répondre à la seconde énigme de Patrick : « *Sur la D984, si vous faites court... vous pouvez tomber dedans...* ». Bigre ? C'est un sphinx, ce Patrick ! En rejoignant la D984 au lieu-dit la Montée Noire, tout près du Creusot, je lève le pied et j'ouvre mes quinquets. Dans quoi pourrai-je bien tomber en faisant court ? Au pied de la descente, la route traverse le Court-Bouillon... Comme j'appartiens au signe zodiacal des poissons, ce court-bouillon pourrait bien être ma destination finale... Un peu plus loin, j'arrive au Bourbier (on a de l'imagination dans le secteur pour baptiser les hameaux !), mais je pense que la bonne réponse est le bouillon plutôt que le bourbier qui n'est pas « court », n'est-ce pas Patrick ?

L'énigme étant résolue, je décide d'abandonner l'itinéraire au plus tôt. D'une part, je connais chaque borne kilométrique du secteur de St-Léger-sur-Dheune à St-Loup-de-la-Salle (via Chagny et Demigny) et d'autre part, je n'ai pas envie de me farcir le tronçon St-Loup-de-la-Salle / Ciel dans les deux sens. À St-Bérain, je traverse donc le canal... et je m'arrête un petit quart d'heure pour un ultime goûter au menu sans originalité : pain, chocolat, noix...

Il commence à pleuvioter (comme on dit chez moi) quand j'attaque la longue bosse de 5 km qui conduit vers la vallée des Vaux, très joli petit pays de l'arrière côte chalonnaise. Ce crachin (comme on dit en Bretagne) ne dure pas, mais il a été suffisant pour embuer mes lunettes et pour mouiller la route. Je descends donc prudemment (une fois n'est pas habitude !) en évitant le mieux possible les paquets de feuilles mortes.

Dans les villages viticoles, St-Jean-de-Vaux, Mercurey, Etroyes, c'est l'effervescence car la vendange se termine. Peut-être est-ce jour de paulée - repas de clôture de la vendange - car j'entends des hurlements et des rires... Je quitte la côte viticole pour rejoindre au plus vite la piste cyclable qui longe le canal (dite « Voie verte »). Je déguste avec délice les trois petits kilomètres que je fais sur cette voie, propulsé par le vent à l'allure du trimaran de Peyron. Je retournerais bien à St-Trivier, mais Ciel est sur ma gauche et Beaune derrière moi...

Je quitte avec regret cette autopiste (ou cycloroute, comme vous voulez) pour rejoindre le château de La Loyère, Virey-le-Grand, Gergy, Verjux, Verdun-sur-le-Doubs et CIEL ! Petites routes pour initiés, tranquillité garantie (sauf entre Gergy et Verdun... mais pourquoi passent-ils tous par-là ces automobilistes ?)... et vent dans la gueule !!! Ah, l'animal, il a encore tourné vers l'est. Et il est déchaîné. Je courbe l'échine pour progresser à un petit 18 à l'heure, les mains en bas du guidon. Nom d'un chien ! Jamais les 5,5 km de Verjux à Verdun ne m'auront paru aussi longs... J'entre dans Verdun avec les premières gouttes de pluie et j'arrive à Ciel sous une bonne averse. Ce Ciel va-t-il me tomber sur la tête ?

Je planque ma randonneuse sous l'auvent de la pâtisserie Burdy où je fais tamponner ma carte de route et où je m'offre un bon éclair au chocolat, avant d'aller descendre un demi-panaché dans un pub qui la jouxte... L'établissement en question est assez bizarre et très insolite dans un village perdu de la plaine de Saône. A la rigueur, dans les quartiers chauds de notre capitale. Ce n'est assurément pas ce que nous appelons ordinairement un bistrot. Je n'ai pas cherché à approfondir la signification du look peu courant du tenancier, ni la profession des dames qui sirotaient au bar un cocktail de couleur pastel. Rien d'étrange, sans doute. Mais on doit jaser parfois le soir dans les chaumières de Ciel.

Ciel possède une église dotée d'un clocher à base carrée, si massif et si haut que l'église elle-même en est écrasée. Je me souviens que, gamin, je passais plusieurs fois par an dans ce village situé sur la route de Beaune à Lons-le-Saunier, où résidait ma soeur aînée. J'étais toujours impressionné par ce clocher qui me semblait grimper jusqu'au ciel de Ciel. J'aurais bien voulu en faire ma photo finale. Mais, stupéfaction, "mon" clocher est coupé en deux. La partie supérieure s'est envolée (cf. planche 2k). Peut-être, sans doute, est-elle parvenue à monter jusqu'au ciel. Quelle déception quand même. On m'a cassé mon beau clocher !

Voilà les deux premiers Rayons de la « Roue de Patrick » sont montés.

Sinon avec une grande dextérité, du moins avec beaucoup de plaisir. J'aurais été encore plus à l'aise avec un kilométrage nettement inférieur à 200 km. Disons 175 km pour pouvoir rouler tranquillement de 7h00 à 19h00, sans compter ni l'heure, ni le temps nécessaire à la recherche du bon cliché. J'ai passé 27 heures pour réaliser le premier et 26 heures pour le second. Il est évident que ces rayons sont aisément faisables dans le délai de 24 heures imparti à la catégorie "Randonneur". Pour cela, il suffit de gérer le temps comme on le fait en Diagonale. Mais pas question alors d'attendre un meilleur éclairage ou de glandouiller pour "chercher le bon angle". C'est un choix. Je l'ai fait. Je monterai une roue de touriste-photographe.

MARDI 24 SEPTEMBRE

Deuxième tronçon : de Ciel (Saône-et-Loire) à Beaune

28 km et 85 m d'élévation

Bon, ce n'est pas encore fini. Il faut que je rentre. J'appelle Eliane pour lui dire que tout est OK. Elle propose de venir me chercher à cause de la pluie, mais je refuse. Cette averse, qui d'ailleurs commence à mollir dans son intensité, ne justifie pas une opération « sauvetage ».

Je sors mon très grand sac plastique «Vieux campeur» que je coince sous ma sacoche avant et qui me permet de mettre à l'abri ladite sacoche, mon compteur kilométrique qui n'aime pas trop la flotte et mes mains. Je quitte Ciel à 18 h 30... par la route qui m'a amené. Quand j'arrive au pont sur la Saône, la pluie s'arrête. J'en profite pour remettre le sac à sa place dans la poche avant de la sacoche.

En avant pour le dernier rush ! Les mains en bas du guidon, je fonce vers, St-Loup-de-la-Salle où j'ai encore à résoudre la troisième énigme de Patrick : «*En traversant la ville de St-Loup-de-la-Salle, vous êtes obligés de le trouver... ?* » Eh, oui, Patrick, c'est le Dénichoir, petit bazar d'Antiquités et autres objets de type « vide grenier » où l'on a des chances de trouver (dénicher) l'objet de ses rêves...

J'arrive à la porte de mon garage à 20 h 40. C'est la fin d'une randonnée de trois jours, longue de 651 km, découpée en trois étapes égales de 217, 216 et 218 km (difficile de faire mieux... surtout sans le faire exprès !) avec une dénivelée totale de 4.890 m (altimètre Suunto) assez également répartie : 1805, 1650 et 1435 m. Soit une élévation moyenne de 750 m aux 100 km, valeur qui correspond à un relief modéré. Par comparaison, la randonnée Paris-Brest-Paris a une dénivelée de l'ordre de 1.000 m par centaine de kilomètres.

Ainsi se terminent trois belles journées de tourisme et deux Rayons, que je crois bien montés...
Encore merci Patrick !

Rédigé à Beaune, novembre 2002

à suivre "Ma Croisière Jaune", au chapitre II...

